



Extrait du Acrimed | Action Critique Médias

<http://www.acrimed.org/La-politique-au-miroir-deformant-des-series>

La politique au miroir déformant des séries télévisées

- Les médias - Télévisions - Toutes les télés -



Date de mise en ligne : dimanche 17 septembre 2017

Description :

Fictions didactiques, ou puissants instruments idéologiques ?

Copyright © Acrimed | Action Critique Médias - Tous droits réservés

Nous publions ci-dessous, avec l'accord du *Monde diplomatique*, un article de notre ami Frédéric Lemaire, paru dans le numéro de *Manières de voir* « [Écrans et imaginaires](#) » (août-septembre 2017) sous le titre « [Un miroir déformant pour le monde politique](#) » [1] (Acrimed)

Diffusé entre 1999 et 2006 sur NBC, *À la Maison Blanche* (*The West Wing*), d'Aaron Sorkin, est devenu une référence outre-Atlantique. Cette chronique des deux mandats d'un président démocrate imaginaire a inspiré d'autres productions à succès mettant en scène l'exercice du pouvoir, telles *Borgen*, au Danemark (2010-2013), puis l'américaine *House of Cards*, qui a débuté en 2013 sur Netflix.

Borgen relate le parcours de Birgitte Nyborg, propulsée au poste de première ministre après la victoire-surprise de son parti aux élections législatives. Au Danemark, le succès de la série aurait préparé l'élection de Mme Helle Thorning-Schmidt, première ministre (travailleuse) de 2011 à 2015 et première femme à exercer cette fonction. Un rapprochement similaire avait été établi entre la victoire de M. Barack Obama en 2008 et celle du Latino Matt Santos, président démocrate élu en 2006 dans la dernière saison d'*À la Maison Blanche*. Pour créer ce personnage, les scénaristes s'étaient d'ailleurs inspirés du jeune sénateur Obama, rendu célèbre par son discours à la Convention démocrate à l'été 2004 [2]...

Des « fictions didactiques » ?

Miroirs du monde politique, les séries seraient des « fictions didactiques », selon certains travaux universitaires [3]. Dans un documentaire sur *À la Maison Blanche*, plusieurs anciens présidents américains, MM. Gerald Ford, Jimmy Carter ou William Clinton, louaient son réalisme [4]. Ce serait là un élément décisif du succès de ces fictions. Les scénaristes s'appuient sur des consultants issus du monde politique afin de représenter le plus justement possible le fonctionnement des institutions, le discours sur l'état de l'Union, les négociations commerciales entre les États-Unis et la Chine ou encore la visite du premier ministre danois en Afghanistan. « *La plupart des enjeux qui apparaissent sont vraisemblables, et les événements pourraient très bien se dérouler ainsi* », revendique Beau Willimon, le créateur de *House of Cards*, qui a lui-même participé à la campagne présidentielle du démocrate Howard Dean en 2004 [5]. Dans les trois séries, la mise en scène du débat politique emprunte les arguments et les positions des différentes parties dans des problématiques réelles, qu'il s'agisse de la pénalisation des clients de prostituées dans *Borgen* ou de la réforme scolaire - sujet particulièrement sensible aux États-Unis - dans *House of Cards*.

Mais si le réalisme est important pour susciter l'adhésion du spectateur, il doit « *s'inscrire dans la fiction* », lui être subordonné, selon Adam Price, le scénariste de *Borgen* : « *Je choisirai toujours quelque chose qui présente un intérêt dramatique au détriment du réalisme* [6]. » Un avis partagé par le créateur d'*À la Maison Blanche* : « *Ma première, si ce n'est ma seule obligation est de divertir (...). L'apparence de réalité est plus importante que la réalité* [7]. »

L'écriture et la réalisation des trois séries se mettent au service de cette « apparence de réalité ». Les plans-séquences « *walk and talk* » (« parler tout en marchant »), emblématiques de *The West Wing*, suivent les personnages dans les couloirs de la Maison Blanche ou de Christiansborg, le siège du gouvernement danois. Les héros, toujours pressés, échangent des répliques à un débit de mitraillette, tandis que de nombreux figurants s'affairent en arrière-plan. Même si l'intrigue se concentre sur une poignée de personnages, ces plans donnent au spectateur l'impression d'une tranche de vie dans une administration bourdonnante d'activité.



Des redoutables simplifications

Il s'agit toutefois d'une représentation simplifiée à l'extrême du fonctionnement du pouvoir. Dans *À la Maison Blanche*, le cabinet du président Josiah Bartlet - son gouvernement - est quasiment absent. Le rôle du Congrès semble se résumer à faire obstruction aux décisions de la Maison Blanche, généralement pour des raisons politiciennes. La prise de décision est d'une simplicité confondante : ses conseillers informent le président des options possibles, il tranche, puis son équipe s'exécute et met en oeuvre ses choix. De même, au début de *Borgen*, la candidate du parti modéré (centriste) Birgitte Nyborg est créditée d'une faible part des intentions de vote dans les sondages ; mais son franc-parler, sa droiture morale et son éloquence lors du dernier débat télévisé de la campagne lui suffisent pour remporter une victoire inespérée aux élections législatives.

La palme de l'efficacité revient cependant à Francis « Frank » Underwood (Kevin Spacey) dans *House of Cards*. Le personnage met fin à une grève nationale des enseignants de plusieurs mois simplement en faisant chanter le lobbyiste chargé des négociations pour les syndicats. Il parvient, en une journée à peine, à convaincre le président démocrate d'annoncer un report de l'âge du départ à la retraite sans que cela provoque, semble-t-il, la moindre contestation de la part du Parti démocrate ou des syndicats. Rien ne semble pouvoir arrêter ce héros manipulateur et sans scrupules dans sa marche vers la fonction suprême.

Pour *The Atlantic*, cette « *exagération totale* » selon laquelle « *quelques individus charismatiques pourraient bousculer le cours des choses et vaincre les contraintes politiques classiques* » est le propre des séries de « *politique-divertissement* » [8]. Elle a bien évidemment son rôle dans le cadre d'une fiction : qui s'enthousiasmerait pour l'histoire d'un président au garde-à-vous devant les lobbys industriels et financiers ? Ces séries échouent cependant à rendre compte de la manière dont fonctionne vraiment le monde politique, avec son lot de compromis, de compromissions et d'échecs, en surestimant la capacité d'action d'une poignée d'individus et en sous-estimant les obstacles institutionnels et les rapports de forces sociaux.

L'enthousiasme qu'a provoqué l'arrivée au pouvoir de M. Obama en 2008 et la désillusion qui a suivi témoignent des limites de cette vision du pouvoir. Par son éloquence et sa forte personnalité, l'ancien président avait convaincu ses électeurs qu'il incarnait un possible changement ; il s'est révélé incapable de donner corps aux aspirations suscitées. L'exercice du pouvoir, la lourde défaite des démocrates aux élections de mi-mandat et les blocages parlementaires ont eu raison de son volontarisme. Quatre ans après son élection, il reconnaissait qu'on aurait tort de croire « *que le président est quelqu'un de tout-puissant et qu'il peut tout accomplir* » [9].

Selon l'avocat Randy Shaw, *House of Cards* donnerait à voir le « *monde rêvé des républicains* » [10]. En effet, Underwood est un démocrate qui, par pur opportunisme, défend des politiques très droitières. Randy Shaw souligne

notamment les similarités entre la réforme de l'éducation passée en force par Underwood et les intérêts de M. Reed Hastings, président-directeur général de Netflix, qui s'est engagé, politiquement et économiquement, en faveur de l'enseignement privé. Dans la cinquième saison de *House of Cards*, diffusée en mai 2017, Underwood se lance par ailleurs dans une surenchère sécuritaire digne de M. Trump, envisageant même de fermer les frontières au nom de la menace terroriste. Mais pour Melissa James Gibson et Frank Pugliese, qui ont remplacé Beau Willimon au scénario, la série est un miroir qui déforme à dessein ; une fable qui dénonce, en les exagérant, les dérives bien réelles de la « *politique-divertissement* [11] ».

House of Cards prend le contre-pied de la vision idéaliste et consensuelle qui est celle de *Borgen* et d'*À la Maison Blanche*. Dans ces deux séries, la dimension démiurgique de l'exercice du pouvoir correspond aussi à un parti pris des auteurs. « *Nos dirigeants, les membres du gouvernement sont souvent présentés comme des sots ou des manipulateurs machiavéliques. Les personnages de cette série ne sont ni l'un ni l'autre. (...) La série est une sorte d'ode au service public. Elle célèbre nos institutions* », expliquait Sorkin. Le président Josiah Bartlet représente l'incarnation iconique d'un pouvoir charismatique et bienveillant, susceptible d'opérer une union nationale entre valeurs démocrates et républicaines. C'est un progressiste, un défenseur de l'école publique, mais aussi un croyant, attaché aux traditions, partisan du libre-échange, et il se comporte comme un véritable faucon en matière de politique étrangère. À travers lui, la série nous offre un hymne aux États-Unis d'Amérique, démocratie exemplaire gouvernée par d'authentiques humanistes.

Le créateur de *Borgen* partageait cette ambition de « *célébrer les institutions* » : « *Nous voulions écrire une fiction qui ne montre pas seulement la face sombre des politiques, mais également ce qu'ils font de bien. La série est un hommage à la démocratie.* » Le triomphe électoral de Birgitte Nyborg sur le politicien retors Michael Laugesen marque ainsi la victoire de la morale sur le cynisme. L'héroïne de *Borgen* appelle à dépasser les « *clivages partisans* », relégués au rang de vieux fétiches de la politique traditionnelle. Sur le plan des mœurs, elle lutte contre la corruption, s'oppose à la peine de mort et à la légalisation des armes ; sur le plan économique, en revanche, elle défend une politique « *réaliste* », c'est-à-dire libérale.

Borgen comme *À la Maison Blanche* donnent une représentation de l'arène politique où la conflictualité sociale est absente, et où ce sont la personnalité et la moralité des protagonistes qui font la différence. Elles transposent dans la fiction les appels au dépassement des antinomies politiques dans un « *extrême centre* » pragmatique, moderne, libéral sur le plan des mœurs comme de l'économie, par opposition aux « *extrêmes* » de gauche et de droite, réactionnaires et passésistes.

Les créateurs des deux séries semblent partager la préoccupation de leurs personnages de « *dépasser les clivages partisans* ». Pour Sorkin, le « *ni droite ni gauche* » est une contrainte de la fiction télévisuelle : « *Il faut conduire au milieu de la route, afin de perdre le moins de spectateurs possible.* » Et pourtant, les deux séries ne semblent jamais aussi partisans que lorsqu'elles prennent le parti d'un « *extrême-centre* » transpartisan - celui-là même dont M. Emmanuel Macron s'est fait, en France, le champion.

Antonio Gramsci notait dans ses *Cahiers de prison* que les romans populaires étaient aussi des objets politiques, dans la mesure où ils véhiculaient implicitement une certaine représentation du monde social. On pourrait en dire de même des séries politiques : leur diffusion massive et leur efficacité dramatique n'en font pas seulement des armes de divertissement massif, mais aussi de redoutables instruments idéologiques.

Frédéric Lemaire

[1] Titre, sous-titres et illustrations de notre choix.

- [2] Cf. Pierre Sérésier, « Obama and *The West Wing* », Le Monde des séries, 20 janvier 2009, <http://seriestv.blog.lemonde.fr>.
- [3] Staci L. Beavers, « The West Wing as a pedagogical tool », *Political Science & Politics*, vol. 35, n° 2, Cambridge, juin 2002.
- [4] *The West Wing Documentary Special*, 2002.
- [5] « Beau Willimon : "*House of Cards* n'est pas une série politique, c'est une série sur le pouvoir" », 5 septembre 2013, www.telerama.fr
- [6] « Adam Price (*Borgen*) : "Je choisirai toujours quelque chose qui représente un intérêt dramatique au détriment du réalisme" », 10 octobre 2013, www.lopinion.fr ; idem pour les autres citations de Price.
- [7] « Extended Interview : Aaron Sorkin », 27 septembre 2000, www.pbs.org ; idem pour les autres citations de Sorkin.
- [8] Yair Rosenberg, « Why *The West Wing* is a terrible guide to American democracy », *The Atlantic*, Washington, DC, 1er octobre 2012.
- [9] « President Obama's remarks at Univision Town Hall », 20 septembre 2012, foxinsidernews.com.
- [10] Randy Shaw, « *House of Cards* is a Republican fantasy world », 20 février 2014, www.huffingtonpost.com
- [11] Jackie Strause, « New "*House of Cards*" bosses call season 5 a "cautionary tale for American voters" », *Hollywood Reporter*, Los Angeles, 30 mai 2017.